

À PORTÉE DE CRACHAT

DE TAHER NAJIB MISE EN SCÈNE LAURENT FRÉCHURET AVEC MOUNIR MARGOUM



À PORTÉE DE CRACHAT

de **Taher Najib**

mise en scène **Laurent Fréchuret**

avec **Mounir Margoum**

traduction de l'hébreu **Jacqueline Carnaud**

assistante à la mise en scène **Elise Vanderhaegen**

lumière **Thierry Opigez**

directeur de production **Slimane Mouhoub**

production déléguée Théâtre de l'incendie, production Théâtre de Sartrouville et des Yvelines–CDN.

Texte publié aux éditions Théâtrales, éditeur et agent de l'auteur en partenariat avec la Maison Antoine Vitez.

Spectacle créé dans le cadre d'Odyssees en Yvelines, biennale de création théâtrale conçue par le Théâtre de Sartrouville–CDN, en collaboration avec le conseil général des Yvelines. Remerciements à l'ARCAL.

durée 1 h 15

EN TOURNÉE

| | |
|-----------------------|--|
| 11 octobre 13 | Les Bergeries - Noisy-le-Sec |
| 21 janvier 14 | Le Tremplin – Beaumont |
| 28 janvier 14 | Culture Commune - Loos-en-Gohelle |
| 1er février 14 | Espace culturel du Monteil – Monistrol |
| 04 février 14 | La Cave Théâtre - Poligny |
| 08 février 14 | Théâtre Brétigny - Brétigny-sur-Orge |
| 11 > 14 février 14 | TAP - Poitiers |
| 04 mars 14 | L'Imprévu - St Ouen l'Aumône |
| 12 mars > 12 avril 14 | Théâtre du Rond Point - Paris |
| 15 > 17 avril 14 | TAPS - Strasbourg |
| 22 & 23 avril 14 | Théâtre de Villefranche-sur-Saône |
| 25 avril 14 | TEC - St Maurice l'Exil |
| 06 mai 14 | L'Atelier à spectacles - Vernouillet |

CONTACT DIFFUSION

Slimane Mouhoub, 06 82 16 35 49, slimane.mouhoub@theatredelincendie.fr

NOTES ET INTUITIONS DE MISE EN SCENE

On crache ou on se parle ?

La rencontre avec Taher Najib et l'acteur Mounir Margoum me semble une petite réponse concrète à certaines questions brûlantes d'aujourd'hui. Jouer, c'est essayer toujours de placer un petit poème, quelques mots entre les bombes et les crachats. Pour parler d'un monde et d'un être en morceaux, entre en scène un homme entier. Un acteur s'expose sous les projecteurs : il est le point de mire d'une humanité désarmée, à portée de mots. Il est un ouvre-boîte, il ouvre les mots de l'auteur, il parle de lui, de nous, avec les mots d'un autre. Il s'ouvre à l'autre. Il a le goût des autres et nous donne envie d'en faire autant. L'espace politique se définit par ses frontières, l'espace théâtral est infini : il est dans nos têtes, offert aux acteurs qui le parcourent et aux spectateurs qui le partagent.

J'aime les projets où l'acteur se donne entièrement à un auteur, et où, traversé par le texte, il lui donne une voix, un corps, et provoque un dialogue d'aujourd'hui. Le théâtre propose immédiatement un espace possible, où l'on peut « être » ensemble. Un programme politique artisanal, viable ici et maintenant. Un plan de survie. Mettre en scène le monologue *A portée de crachat* de Taher Najib, c'est engager un dialogue, car comme le dit Edward Bond, « nous ne pouvons délibérément renoncer au nom d'humain. »

Laurent Fréchuret, octobre 2010

De Ramallah à Tel-Aviv en passant par Paris, Taher Najib raconte sur le ton de l'ironie douce amère les tribulations d'un acteur palestinien confronté, partout où il va, à des images de lui-même qui lui sont étrangères : celle du guerrier arabe vengeur et victorieux aux yeux de son public de Cisjordanie ; celle du terroriste potentiel dans son propre pays, Israël, où de toute façon il n'est jamais perçu ni traité comme un citoyen de plein droit. Un témoignage drôle et poignant sur les paradoxes de l'identité israélo-palestinienne. Acteur palestinien de nationalité israélienne, Taher Najib a écrit cette pièce en hébreu, parce qu'il s'adresse d'abord aux Israéliens, qui effacent sans cesse un peu plus la Palestine de la carte. A travers des scènes du quotidien, *A portée de crachat* révèle un personnage attachant et complexe, son double, ballotté entre la grande Histoire et son métier de comédien qui l'amène à traverser les frontières, à vivre d'un côté et de l'autre, sans être vraiment chez lui nulle part. Par le détour du rire, cette pièce en forme de monologue récit ouvre une réflexion sur l'identité, sur l'existence elle-même. Laurent Fréchuret met en scène le comédien Mounir Margoum dans cette partition entre poésie pure et satire cinglante.

Dans la ligne de mire

Au tout début du monologue de Taher Najib, les crachats. Des jeunes hommes désœuvrés – dont on nous dit qu'ils n'ont nulle part où aller – se réunissent et, plantés sur un bout de trottoir, crachent à un rythme effréné. La traductrice nous l'apprend : le mot hébreu signifie aussi « tirer ». Son implacable répétition par l'auteur évoque la rafale d'une arme automatique. S'il échoit au seul rythme de restituer ce sens en français, un autre surgit, inattendu... En effet, ces hommes qui crachent et recrachent et recrachent ravivent à coup sûr la mémoire d'un autre désastre : le crash du 11 septembre 2001... désastre dont le protagoniste – acteur palestinien détenteur d'un passeport israélien – ne cesse de payer les pots cassés lorsque tous le regardent, par delà les frontières et les postes de contrôle, comme un terroriste éventuel... Partant de cette image du tir et du crachat, Taher Najib nous conduit sur les traces de son protagoniste. Dans Ramallah réoccupée, à Paris, à Tel-Aviv...

Sur une scène de Ramallah réoccupée, il interprète les héros vengeurs d'autrefois... Déjà la confusion règne : où commence et où s'achève le théâtre ? Comment jouer la guerre sur un plateau quand, au sortir du théâtre, les balles sifflent toujours ? A Paris, la confusion perdure : notre héros tente de gagner Tel-Aviv le 10 septembre 2002. Par un jour pareil, être ce qu'il est suffit à faire de lui un suspect. Or, il s'est juré une chose : ne pas s'énerver – sans doute pour ne pas coller au rôle qu'on lui assigne d'office. Mission impossible : lorsqu'il pénètre dans l'avion en affectant la froideur, le narrateur ne fait que renforcer la terreur qu'il inspire chez ses compagnons de vol : comment rester soi-même tout en échappant aux rôles assignés ? A l'arrivée à Tel-Aviv, le voici qui commande une bière en Arabe – aussitôt le café se vide.

Dans la mise en scène de Laurent Fréchuret, il y aura un plateau nu et de la lumière... Mais surtout, il y aura un acteur, un acteur face au public, un acteur qui joue un acteur. Un acteur qui est avant tout un individu. Mais un individu qui – qu'il joue ou qu'il tente simplement de vivre sa vie d'homme – transforme malgré lui toute assemblée en public. Un individu sans cesse mis en lumière par le regard des autres – tel un acteur qu'isole, sur scène, la lumière d'une poursuite. Un individu qui, par le seul fait d'être ce qu'il est, constitue un point de mire. D'où la sensation de danger, de fragilité. Point de mire, le protagoniste est également dans la ligne de mire. Cible de tous les regards qui lui font jouer des rôles où il ne se reconnaît pas, il impose par une parole vitale et dans cet espace impossible, sa présence vibrante.

Dorothee Zumstein auteur

EXTRAITS

Ramallah.

Ils sortent de chez eux pour aller s'amuser, bien qu'il n'y ait nulle part où aller.

Les cafés, les restaurants, les bars de la ville n'ont jamais attiré les jeunes. Les jeunes préfèrent rester dehors.

Et comme il n'y a rien ni personne pour les arrêter, leur promenade les conduit invariablement rue Roukab.

Ils sont environ un millier à venir se poster de chaque côté de la rue.

Un millier de jeunes alignés sur un trottoir, qui observe l'autre millier posté sur le trottoir d'en face, et comme ça jusque vers minuit.

A rien faire. Sauf cracher.

Partout, dans toutes les directions, et à un rythme effréné.

En un jour, ils crachent ce que je crache en... un an.

Ils se réveillent le matin, ouvrent l'œil gauche, et crachent.

Ils ouvrent l'œil droit, et crachent. Ils se lèvent, vont sous la douche, et crachent.

Ils mettent de l'eau à chauffer, et crachent.

Versent deux cuillerées de café dans la cafetière, et crachent.

Ajoutent du sucre, et crachent, n'ajoutent pas de sucre, et crachent quand même.

Allument une clope, ouvrent le journal, et crachent.

Partent au boulot, et crachent. Vont à pied jusqu'au centre-ville, et crachent.

Montent dans une camionnette de ramassage, et crachent.

Arrivent au boulot, et crachent.

Terminent leur journée de boulot, et crachent.

Rentrent chez eux, et crachent.

Prennent une douche, et crachent.

Dînent, et crachent.

Sortent pour s'amuser, et crachent.

Et que je te crache, et recrache, et rerecrache...

TAHER NAJIB

Auteur

Taher Najib est né en 1970 à Umm El-Fahem en Basse-Galilée. Dès son plus jeune âge, il participe à un atelier de jeu d'acteurs animé par Doron Tavori, l'une des grandes figures du théâtre israélien, puis intègre une école supérieure d'art dramatique à Tel-Aviv. Acteur, danseur, adaptateur et metteur en scène, Taher Najib travaille, aussi bien en arabe qu'en hébreu, pour le théâtre de répertoire et le théâtre contemporain. Il s'est produit dans quelques-uns des plus grands théâtres en Israël et dans les territoires palestiniens : le Arab Hebrew Theatre, Jaffa ; The Lab (théâtre expérimental), Jérusalem ; Habima, Théâtre national israélien, Tel Aviv ; le Théâtre national palestinien, Jérusalem-Est ; le théâtre El-Hakawatti, Jérusalem-Est et Paris ; le théâtre Al-Kassaba, Ramallah, où il a notamment joué dans *Al-Zir Salem (Le Prince de la paix)* du dramaturge égyptien Alfred Farag. A l'automne 2009, il participe à la création d'un spectacle à Tel-Aviv, sur l'occupation de la Palestine, écrit par un palestinien d'Israël, Nizar Amir. *A portée de crachat* est la première pièce de Taher Najib. En 2005, une bourse conjointe du British Council, du Ministère des affaires étrangères israélien et du Royal Court Theatre lui a permis de se rendre à Londres pour en achever l'écriture. Pendant son séjour à Londres, il a également participé à un atelier d'écriture dramatique et de mise en scène au Royal Court Theatre (International Theatre Residence 2005). Cette pièce, que Taher Najib a choisi d'écrire en hébreu, a d'abord été créée en hébreu, puis en arabe, dans une mise en scène d'Ofira Henig. En 2006, elle a reçu le premier prix au festival Teatroneto consacré aux textes dramatiques écrits pour un acteur. La création du spectacle, jouée en arabe par l'acteur Khalifa Natour dans la mise en scène d'Ofira Henig, a été invitée par Peter Brook au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris en 2007 ; également aux Etats-Unis et dans plusieurs pays d'Europe (Angleterre, Suisse, Allemagne).

Entretien avec l'auteur par Dorothée Zumstein

Où êtes-vous né ? Comment êtes-vous devenu acteur de théâtre ? Où vivez-vous actuellement ?

Je suis né à Umm el Fahem, dans le nord de la Palestine, et je vis aujourd'hui entre Umm el Fahem et Haïfa. J'ai débuté ma carrière d'acteur il y a vingt ans. J'ai joué dans des théâtres israéliens et palestiniens, essentiellement des premiers rôles. J'ai aussi fait du cinéma, même si je préfère le théâtre, à mes yeux l'expérience suprême pour un acteur.

A portée de crachat a d'abord été écrite en hébreu en 2002. Pourquoi avoir choisi cette langue en premier lieu ?

Si la pièce, commencée en 2002 et achevée en 2006, a d'abord été écrite en hébreu, c'est que je souhaitais m'adresser aux publics israéliens. C'est leur langue, et j'ai voulu leur parler dans leur langue pour être certain qu'ils comprendraient ce que je racontais. Comme je parle l'hébreu aussi bien que l'arabe, je me sentais capable de le faire. Il est peu courant pour les Palestiniens des territoires occupés de parler l'hébreu – d'une part parce qu'il y a peu de réel contact entre les deux sociétés, d'autre part parce que les Palestiniens des territoires occupés y voient un message politique. Je suis d'accord avec cela. Quant à moi, en tant que Palestinien né en Israël, j'ai été contraint d'apprendre l'hébreu pour survivre. Un million de Palestiniens environ sont dans mon cas. On nous appelle les Palestiniens de 48 – en d'autres termes, ceux qui sont demeurés en Palestine après le désastre de 1948. Alors que j'écrivais la pièce, j'ai pris conscience que les thèmes que je traitais concernaient aussi les Palestiniens, et pas uniquement l'occupant étranger. C'est pourquoi j'ai aussitôt entrepris de la traduire moi-même en arabe, pour qu'elle puisse être également représentée dans cette langue.

Quand la pièce a-t-elle été créée ? Comment a-t-elle été accueillie par ses différents publics ?

La pièce a d'abord été montée par Ofira Henig à Tel Aviv en 2006, avec l'acteur Khalifa Natour et une création lumière de Jackie Shemesh, dans le cadre d'un festival intitulé Theatroneto. Ce festival de pièces à un acteur est considéré

comme le plus prestigieux d'Israël. Nous y avons remporté le Premier prix. Chaque fois le public a réagi de façon très forte, et nombreux sont les spectateurs à nous avoir confié l'avoir vu, revu, revévu...

Au tout début de la pièce, il est fait mention de Zouzou, le chat égaré du narrateur. On a la sensation que ce chat, que l'auteur recherche constamment, représente quelque chose de perdu. A-t-il pour vous une importance symbolique ?

Zuzu (zehout) signifie *identité* en hébreu. Dans la pièce, le protagoniste se confronte à sa propre identité perdue, sans la désigner nommément. Il vit avec ça, mais n'en parle pas. Ne voulant pas avoir l'air d'un donneur de leçons sur le thème de l'identité perdue, j'ai attribué au « *zehout* » un joli surnom que tout spectateur israélien est à même de comprendre, à savoir *zuzu*. Il n'est nulle part dit dans la pièce que *Zuzu* est un chat. Si un public européen peut s'imaginer que c'en est un, c'est qu'il ne connaît pas l'hébreu. Il s'agit bien sûr d'un symbole, celui de l'identité perdue.

Dans la première partie de la pièce, située dans Ramallah réoccupée, la narrateur interprète sur scène le rôle d'Al-Zir Salem, dans une pièce du dramaturge égyptien Alfred Farag. Pouvez-vous nous en dire plus sur ce personnage ?

Al-Zir Salem appartient à la mythologie arabe. J'ai joué son rôle en 2000, dans une production du Théâtre Al Kassaba de Ramallah – laquelle a été considérée comme la meilleure et la plus grosse production palestinienne de tous les temps. Et puis, j'adorais ce spectacle. Au début de la seconde intifada, les représentations ont été interrompues du fait de la réoccupation de Ramallah par Israël, me laissant une impression d'inachèvement impossible à surmonter. Je veux dire que nous étions censés donner d'autres représentations,



mais que nous n'en avons plus la possibilité. Une telle faiblesse régnait alors du côté Palestinien que je ressentais le besoin d'un rôle susceptible de m'arracher à cet état de faiblesse. Ce rôle m'a manqué, surtout quand Arafat a été confiné dans son bureau de Ramallah et y est resté jusqu'à ce qu'on l'y empoisonne. Al-Zir passe pour charmant, fort et intelligent. Tous les Palestiniens, durant cette période, avaient besoin de leur Al-Zir Salem pour les aider à tenir le coup. Comme c'est un personnage bien connu de la culture arabe, je m'en suis servi dans ma pièce.

A portée de crachat paraît souvent autobiographique, et pourrait presque être défini comme une tragicomédie – la comédie surgissant du contraste entre les situations et l'attitude du protagoniste, qui se veut imperturbable. Confronté vous-même à ces situations, êtes-vous parvenu à conserver votre calme ? Pourquoi y teniez-vous tant ?

Etre Palestinien et conserver son calme dans les aéroports, en particulier le 11 septembre 2002, constitue une mission quasi-impossible. J'ai choisi ce traitement pour maintenir une forme de suspense sans recourir à des effets spectaculaires.

Entretien avec la traductrice, Jacqueline Carnaud

Comment le titre *A portée de crachat* s'est-il imposé ?

Il s'agit d'une traduction littérale du titre original. Par chance, je n'ai pas eu, comme cela arrive souvent, à m'arracher les cheveux pour trouver un titre aussi percutant que l'original. En effet, en hébreu comme en français, la formule déclenche les mêmes associations. La plus proche est bien sûr « *à portée de canon* ». Pendant que les uns tirent – de vraies balles –, les autres en sont réduits à cracher, à cracher sur l'ennui, sur l'enfermement, sur l'ennemi ou plutôt son ombre, sur l'impasse politique, sur un avenir qui ne cesse de se dérober. Mais derrière cette expression, on entend aussi « *à un jet de pierre* », « *à deux pas d'ici* » : les deux peuples vivent sur un territoire minuscule et, pourtant, des barrières apparemment infranchissables – et pas seulement de béton – les séparent.

Comment s'est passée votre rencontre avec Taher Najib ?

Je suis allée voir Taher chez lui, en Galilée, à l'occasion d'un court séjour en Israël. J'avais terminé de traduire sa pièce. Je voulais lui poser quelques questions avant de remettre le texte à l'éditeur. Cette visite est restée pour moi un moment mémorable. Je me souviens, c'était un mois de décembre, il faisait un froid de canard, sa femme venait juste d'accoucher de Khaled, leur premier bébé. Nous nous sommes installés dans la pièce d'à côté et nous nous sommes mis à travailler. En particulier, je voulais qu'il me montre – pour pouvoir le rendre au plus près en français – comment la copine du narrateur était installée sur le guidon du vélo (assis dans la même direction ou face à face, avec quelle acrobatie ?). Et puis, on a discuté de leur virée à travers Paris : fallait-il privilégier la vraisemblance géographique ou la dimension onirique ? Très vite, le contact est passé, une relation de confiance s'est établie. Aujourd'hui, nous sommes amis.

Comment avez-vous eu connaissance de cette pièce ?

Cette pièce, qui a remporté le premier prix dans un festival de théâtre en Israël, a été soumise au petit comité de lecture que nous formons avec deux, trois autres traducteurs de l'hébreu au sein de la Maison Antoine Vitez. Elle a aussitôt retenu mon attention, par ce qu'elle raconte, évidemment, par la façon dont elle le raconte, mais surtout parce que l'auteur, un Palestinien de nationalité israélienne, avait choisi de l'écrire,

Et cela montre qu'un Palestinien ne devrait pas être tenu pour responsable des actions de Ben Laden. Le narrateur tient à conserver son calme ce jour-là, mais le monde le lui permettra-t-il ? Parviendra-t-il à ne pas s'énerver ? S'il exprime clairement son intention – rester calme – rien ne dit que l'acteur qui l'incarne doit le rester... Bien au contraire, si je l'interprétais moi-même, je choisirais d'agir à l'opposé. Dire que je suis calme, mais me comporter tout sauf calmement, refléter le conflit intérieur de cet homme à qui il n'est jamais permis d'être ce qu'il a envie d'être. De cet homme influencé par une réalité dont il n'est pas responsable.

Comparée au ton plus léger de l'ensemble de la pièce, la fin paraît très sombre, presque désespérée. Pouvez-vous nous en dire davantage sur cette fin ? Avez-vous écrit la totalité du texte en exil ?

J'ai écrit la pièce en Palestine, à mon retour de Paris en 2002. Sauf la fin, écrite à Londres lors de ma résidence au Royal Court Theater. Cette résidence, qui a duré un mois entier, s'est déroulée sous l'égide de Harold Pinter. La fin est sombre et ouverte. Sombre, bien que le protagoniste y parle du soleil. Soleil qu'il ne peut pas voir mais peut sentir.

non pas dans sa langue maternelle, l'arabe, mais dans la langue de l'autre, l'hébreu. J'y ai vu une main tendue. Je ne pouvais pas ne pas la saisir.

Quelle est votre approche de son écriture ? Comment la caractériseriez-vous ?

Ecriture dans une succession de petites scènes aux enchaînements fluides, cette pièce révèle un personnage attachant et complexe, ballotté entre la grande histoire – le conflit israélo-palestinien – et son histoire personnelle, celle d'un Palestinien d'Israël que le métier de comédien amène à traverser les frontières, à vivre d'un côté et de l'autre, sans être totalement chez lui nulle part. J'ai tout de suite aimé ce ton d'ironie douce amère qui imprègne la douloureuse quête d'identité d'un héros sans cesse rejeté dans des catégories qu'il récuse : le guerrier arabe avide de vengeance qu'il incarne sur scène, le djihadiste en puissance dans les aéroports internationaux, le terroriste potentiel dans son propre pays. Au fur et à mesure que je traduisais, le héros prenait chair, déambulait dans mon bureau tandis que j'étais à mon ordinateur, prenait ses aises, m'interpellait, m'encourageait. Et j'avoue que lorsque j'ai rencontré Taher pour la première fois, je l'ai tout de suite reconnu : à l'image de son écriture, il ne marche pas, il danse, il est léger, souple, drôle, expressif, sans cesse sur le qui-vive.

Traduire, c'est écrire aussi : quelle est votre part d'engagement dans la traduction de ce texte ?

Mon engagement vis-à-vis de ce texte ? La plus grande fidélité possible. Faire en sorte que le lecteur qui lira ce texte, le spectateur qui verra cette pièce en français éprouve les mêmes émotions que celles que j'ai ressenties à la première lecture, qu'il en tire le même plaisir, qu'il reste d'un bout à l'autre suspendu à l'action, qu'il tremble, rit et danse avec le narrateur, et, comme lui, continue de croire, envers et contre tout, aux vertus du dialogue, de l'ouverture à l'autre. Pour être fidèle en ce sens, il faut en effet que le traducteur dépasse le mot-à-mot, s'empare du texte jusqu'à le faire sien, mobilise toutes les ressources de sa propre langue et écrive un nouveau texte qui viendra se substituer au premier et en sera pourtant une sorte d'image exacte en miroir.

LAURENT FRECHURET

Metteur en scène

Laurent Fréchuret est né en 1966, à Saint-Etienne. D'abord comédien, c'est en 1994 qu'il fonde sa compagnie, le Théâtre de l'Incendie dont le projet sert « le poème et les voix humaines ». Une aventure de mise en scène en compagnie de Beckett, Cioran, Burroughs, Genet, Copi, Bond, Carroll, Pasolini. Lecteur impénitent qui aime à explorer la totalité d'une œuvre, il aime les auteurs inventeurs de mots, de mondes, et les troupes d'acteurs propices à mettre en œuvre le dialogue entre les auteurs dramatiques et les publics. Artiste en résidence au Théâtre de Villefranche-sur-Saône de 1998 à 2004, il a pu aussi expérimenter de façon concrète la relation au public lors de grands chantiers théâtraux, « mêlées poétiques » avec la population. Une relation qu'il se plaît à retrouver au Théâtre de Sartrouville qu'il dirige de 2004 à 2012. Pour lui, le théâtre est un espace d'invention et de partage, un art collectif qui permet chaque fois de renouveler le dialogue public et « d'inventer sur le plateau une petite démocratie autour d'un poète ».

2014 *Richard III* de William Shakespeare **2011** *Le Drap* d'Yves Ravey | *L'Opéra de quat'sous* de Bertolt Brecht et Kurt Weill / dir. musicale Samuel Jean | *A portée de crachat* de Taher Najib **2010** *Le Diptyque du rat : Une trop bruyante solitude* de Bohumil Hrabal & *La Pyramide* de Copi | *Sainte dans l'incendie* de Laurent Fréchuret | *La Voix humaine* de Francis Poulenc | *Le Château de Barbe-Bleue* de Béla Bartok | *Embrassons-nous, Folleville !* d'Eugène Labiche **2009** *Harry et Sam (ou l'Art de la chute)* de Dorothee Zumstein | *Médée* d'Euripide **2007** *Le Roi Lear* de William Shakespeare | *Jamais avant* de François Cervantes **2006** *La Petite Chronique d'Anna Magdalena Bach* d'après Esther Meynel | *Cabaret de curiosités* d'après 30 auteurs **2005** *Confidences sur l'amour et les galaxies* d'après Serge Valletti, Alan Bennett, Dario Fo et Franca Rame | *Snarks* d'après Lewis Carroll **2004** *Calderón* de Pier Paolo Pasolini

MOUNIR MARGOUM

Comédien

Diplômé du Conservatoire national supérieur d'art dramatique, il suivit l'enseignement de Denis Podalydès, Daniel Mesguish, Joël Jouanneau. Au théâtre, il travaille régulièrement sous la direction de Jean-Louis Martinelli (*Une virée*, *Les Fiancés de Loches*, *Bérénice*), Lukas Hemleb (*Titus Andronicus*), Matthieu Bauer (*Alta Villa*), ou de jeunes metteurs en scène, tels Frédéric Sonntag (*Dans la zone intérieure*, *Toby ou le saut du chien*), Eva Doumbia ou Thomas Quillardet. A l'écran, on le voit dans des productions anglosaxonnes, telles *Rendition* de Gavin Hood (Oscar du meilleur film étranger 2006), ou *House of Saddam*, produite par la BBC et HBO ; ou dans des productions françaises sous la direction notamment d'Alain Tasma, Simon Moutaïrou, Yasmina Yahiaoui, Houda Benyamina. Il passe à la réalisation avec deux fictions courtes, *Hollywood Inch'Allah* et *Roméo et Juliette* en 2010. En 2012, il joue dans les créations de Laurent Pelly *Les Aventures de Sindbad le marin*, de Justine Heynemann *Le Torticolis de la girafe* de Carine Lacroix, de Jean-Louis Martinelli *J'aurais voulu être égyptien* d'Alaa El Aswany, et d'Arthur Nauzyciel, *La Mouette* dans la Cour d'honneur d'Avignon. En 2013, il est Hippolyte, dans *Phèdre* de Racine mis en scène par Jean-Louis Martinelli.